

XYZ. La revue de la nouvelle



Lolotte et la lampe

Sébastien Simard

Numéro 73, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, S. (2003). Lolotte et la lampe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (73), 35–37.

Lolotte et la lampe

Sébastien Simard

Après mon décès, je ne vis que le vide, un grand vide ma foi assez vide, qui ne me disait absolument rien, puisqu'il n'y avait rien, enfin le calme plat. Et le grand néant en ce qui a trait à Dieu : je ne l'ai pas vu cette journée-là. Probablement était-il en voyage d'affaires en Asie et il n'avait pas vérifié ses messages. Une chose est sûre, ni lui ni Saint-Pierre n'ont eu connaissance de moi dans l'au-delà. Malgré que... Qui sait ?

C'est dans ce grand espace parfaitement métaphysique, d'apparence tout à fait vidoïde et perceptiblement inexistante que j'ai pu tirer des conclusions sur la vie, son sens, et ainsi comprendre la physique et les grands secrets de l'être ; me voici donc, pauvre âme égarée dans les limbes, en train de m'inquiéter pour ma pauvre Lolotte, restée seule derrière moi, dans la vie, celle des mortels, des êtres de chair, tridimensionnels et, tout compte fait, assez bêtes (j'ai tout de même eu une petite éternité pour y penser).

Me voici quelque part ailleurs, dans un vide moins vide, un vide beaucoup plus plein, si j'ose dire, où j'ai l'impression d'exister, ah oui, mais où suis-je, que fais-je, que vois-je, qu'ouïs-je ? Voilà, je vois ma Lolotte, seule en train de pleurer, et je vois votre monde continuant de persister dans sa course effrénée dans le temps et le cosmos, allant de son point A à son point B, dans la direction du Grand Fluide, du sens de la vie.

Et je vois une lumière (c'était donc vrai toutes ces salades *New Age*), un retour au monde, un tunnel, je tombe, je tombe.

Je suis dans mon salon, Lolotte est là, me regarde, une étrange dame à ses côtés lui dit un mot que je comprends trop bien. Réincarnation. Lolotte porte les deux mains à sa bouche, stupéfaite, pauvre Lolotte, ma pauvre Lolotte, elle qui croit à toutes ces conneries.

Elle s'avance vers moi presque cérémonieusement, émue ; elle me branche, je frissonne, c'est bon. Elle tire la chaîne, ma tête s'allume sous mon chapeau.

Bon sang. Je suis une lampe de salon.

□

Je sens sur le bord de votre lèvre, ô lecteur-lectrisme-simple-mortel-elle, la question qui vous brûle la lippe comme une petite rougeur d'herpès :

Qu'en est-il de la vie sexuelle des lampes ?

Je me le vous le demande. Regardez vos prises de courant et ce qui s'y fiche : un fil. Vous croyez que c'est seulement pour nous alimenter en électricité, ô douce électricité qui court dans mes veines, ah ! comme je vis. Grands dieux, si vous saviez comme il est sublime de s'envoyer une prise de courant bien électrisante. Ça m'étonne que vous n'ayez jamais essayé... Si, si, faites-le, vous m'en direz des nouvelles. Quant à moi, je ne me prive pas des plaisirs de la vie, croyez-moi, je ne suis pas fait en bois, enfin c'est une façon de parler.

J'ai donc retrouvé Lolotte. La lumière de ma vie. Suis revenu, transformé en cet objet singulier ; nous nous retrouvons enfin, moi immobile et pris dans cet état ingrat, elle, aussi humaine que possible, chérissant son amoureux en forme de lampe. Elle passerait illico pour une fétichiste dérangée si cette lampe n'était pas dotée de mon esprit, l'esprit de celui qu'elle aime. Allô, oui, pouvez-vous m'aider, je fantasme sur ma lampe et félicitations pour votre beau programme. Voilà qui est troublant.

Nous passons de longues et douces soirées, elle et moi, à lire sous la lumière de ma tête soixante watts ; je la caresse de ma chaleur, je la défie de ma lumière, ma douce Lolotte en sucre. Ah quel doux bonheur, mais si nous pouvions seulement discuter littérature !

Je meurs de l'étreindre et pleure lorsqu'elle m'éteint. Lui dire que je l'aime, répondre à ses supplications. Revoir Lolotte, oui, mais à ce prix ? L'au-delà est bien cruel, et je préférerais le vide et le souvenir, plutôt que ma présence paralysée dans le monde des mortels. Pourquoi moi ? Et je supplie, en hurlant silencieu-

sement, ma douce Lolotte de me caresser pour faire surgir mon esprit comme un génie, moi la lampe magique, mais elle reste à me regarder, et lorsque finalement elle me touche, rien ne se passe.

Mon malheur est aussi celui de Lolotte : aussi brillant que je puisse être, je ne suis pas très bavard sous ma forme actuelle, ni très démonstratif de mon amour pour elle. Pour lui répondre, j'arrive parfois à clignoter faiblement, en baissant la tension électrique ; j'y arrive difficilement, mais Lolotte comprend, elle en est émue. Cette colère de ne rien pouvoir dire, cette impuissance à communiquer mon amour, me donnent l'envie de m'éteindre à jamais.

Elle en pleure, elle pleure tellement, à chaque jour, que c'en est pénible. Elle me prend alors dans ses bras, me serrant en sanglotant, et ses larmes tombent sur ma tête ronde éblouissante, les petites gouttes faisant lentement leur chemin vers la douille, ces petits ruisseaux qui, baignant le culot de l'ampoule, provoquent un court-circuit ; je sens l'horrible choc, l'éclair vif, à peine le temps de voir mourir Lolotte et je repars vers le néant. Encore. Mais cette fois, elle brille par sa présence.